
Médaille d'argent du CNRS

Discours du récipiendaire, 1^{er} juin 1999

Dominique Julia



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/ccrh/2402>

DOI : 10.4000/ccrh.2402

ISSN : 1760-7906

Éditeur

Centre de recherches historiques - EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 20 avril 1999

ISSN : 0990-9141

Référence électronique

Dominique Julia, « Médaille d'argent du CNRS », *Les Cahiers du Centre de Recherches Historiques* [En ligne], 22 | 1999, mis en ligne le 17 janvier 2009, consulté le 06 mai 2019. URL : <http://journals.openedition.org/ccrh/2402> ; DOI : 10.4000/ccrh.2402

Ce document a été généré automatiquement le 6 mai 2019.

Article L.111-1 du Code de la propriété intellectuelle.

Médaille d'argent du CNRS

Discours du récipiendaire, 1^{er} juin 1999

Dominique Julia

NOTE DE L'ÉDITEUR

La médaille d'argent du CNRS distingue un chercheur reconnu sur les plans national et international pour l'originalité, la qualité et l'importance de ses travaux. Dominique Julia est directeur de recherches au CNRS, membre du Centre de recherches historiques (EHESS-CNRS). Il codirige avec Philippe Boutry, directeur d'études à l'EHESS, le Centre d'anthropologie religieuse européenne fondé par Alphonse Dupront en 1972.

- 1 Je mesure, naturellement, l'honneur que me fait la communauté scientifique, représentée par le CNRS, en me décernant cette médaille d'argent. Les chercheurs éprouvent le besoin d'être reconnus, dans la mesure où une part de leurs hypothèses se déploient dans la nuit, sans qu'ils sachent exactement au départ si leurs propositions sont pertinentes. Il y a effectivement des moments solitaires dans le travail scientifique où aucun compagnon, ni aucun public, ne peuvent se mettre à la place du chercheur pour lui dire si le chemin qu'il prend mène quelque part ou s'il s'agit au contraire d'une impasse.
- 2 Mais recevoir une distinction, c'est justement l'occasion de pouvoir dire sa gratitude à l'égard de tous ceux sans qui cette œuvre n'aurait pu naître et se développer. À la vérité, une œuvre scientifique ne se construit jamais dans la solitude. Elle est le fruit de multiples échanges et de confrontations qui permettent de tester les hypothèses et qui font mûrir les projets. À cet égard, ma reconnaissance va d'abord à cette étrange institution qu'est le CNRS, dans laquelle je suis entré en 1971. J'y ai joui, je dois le reconnaître, d'une liberté totale, et s'il me fallait la caractériser d'un mot, je dirais volontiers que sa fécondité résulte d'un état permanent de tension entre un lieu et un non-lieu. En effet, à mon entrée au CNRS, j'ai été rattaché administrativement à l'université que présidait alors mon maître Alphonse Dupront, celle de Paris-Sorbonne dite plus communément Paris IV, mais je ne crois pas y avoir jamais mis les pieds. Alphonse Dupront avait à cet égard un respect absolu de la liberté de ses élèves. J'ai donc

été un chercheur à domicile, comme beaucoup de mes collègues des sciences humaines et sociales. Cette liberté donnée invite évidemment à tous les nomadismes ; je n'ai pas hésité un seul instant à les pratiquer avec ardeur et je pourrais les décliner sous trois chefs principaux.

- 3 Nomadisme, d'abord dans les archives et les bibliothèques, qui m'a fait déjà permis de faire trois tours de France, le quatrième étant actuellement en cours pour établir une prosopographie des élèves venus suivre à Paris les leçons données à l'École Normale de l'an III. Je sais tout ce que je dois aux directeurs des services d'archives départementales ou aux conservateurs de bibliothèques qui ont toujours répondu avec la plus grande disponibilité aux demandes d'un chercheur au redoutable appétit de papiers. Je tiens beaucoup à ces traversées parce qu'il me semble que pour toute une série de raisons – institutionnelles (comme la réduction du temps de la thèse) ou financières (avec la régionalisation) – l'histoire tend à restreindre son espace d'investigation. J'ai la plus grande estime pour l'histoire régionale dès lors que l'objet-région est en même temps un *problème* et, il y a plus de trente ans, Pierre Vilar, dont le lumineux enseignement à l'École normale fut à l'origine de ma vocation historique, avait fait la démonstration éclatante de la fécondité d'une telle approche, dans son étude sur la Catalogne à l'époque moderne. Mais certains problèmes exigent, pour être traités à l'échelle qui est la leur, d'être saisis dans leur dimension nationale, voire internationale. Ainsi en va-t-il des universités ou des pèlerinages à l'époque moderne. En réalité, l'historiographie n'est jamais plus excitante que lorsqu'elle peut jouer sur les changements d'échelle et aller et venir entre l'étude macroscopique et l'analyse de micro-histoire, voire d'ethno-histoire où se révèlent des fonctionnements autres.
- 4 La liberté qu'offre le CNRS, c'est aussi cette extraordinaire possibilité de suivre des séminaires et de constituer des groupes de travail en dehors de toute hiérarchie, en fonction d'un objet de recherche à construire. Par définition, ce type de travail traverse les institutions puisque les regroupements momentanés ainsi créés réunissent des membres aux appartenances différentes. Tout au long de ma carrière, ce mode de procéder a été essentiel à ma formation et à ma pratique de chercheur : Je songe ici aux séminaires d'anthropologie de Michel de Certeau et aux dossiers que nous avons pu, Jacques Revel et moi-même, analyser avec lui sur la littérature dite « populaire » des ^{XVII^e} et ^{XVIII^e} siècles ou sur l'enquête de l'abbé Grégoire consacrée au statut des patois. Je songe encore à la collaboration de longue durée que j'ai pu nouer avec Willem Frijhoff, aujourd'hui professeur à l'université d'Amsterdam et avec Marie-Madeleine Compère, ingénieur de recherche à l'Institut national de la recherche pédagogique, sur les collèges français et les congrégations enseignantes de l'époque moderne. Je pourrais encore citer les séminaires d'histoire culturelle que Roger Chartier, Jacques Revel et moi-même avons conduit ensemble à l'École des hautes études en sciences sociales à la fin des années 1970 et au début des années 1980 et l'enquête collective que nous avons poursuivie sur les populations étudiantes en Europe à l'époque moderne. Tous les chantiers ouverts au cours des années passées au CNRS n'ont pas forcément abouti ni donné lieu de ma part à un texte écrit, mais je sais tout ce que je dois aux échanges oraux, aux confrontations de problématiques dans des séminaires ou des journées d'études. Pour ne prendre ici qu'un exemple, l'enquête collective qu'ont menée François Furet et Jacques Ozouf sur l'alphabétisation des Français de Calvin à Jules Ferry, enquête que j'ai suivie en simple auditeur, constituait un laboratoire d'expériences et d'hypothèses particulièrement stimulant. Il s'est trouvé que, dans les mêmes années, la question posée au concours de

l'agrégation d'histoire « L'enfant, la famille, l'éducation en France et en Angleterre du XVI^e au XVIII^e siècle », recoupait complètement les objets de recherche que j'étudiais depuis plusieurs années ; le cours d'agrégation que j'ai donné en 1974-1975 à l'université de Paris I, tandis que Roger Chartier faisait, la même année, les travaux dirigés, a ainsi été à l'origine du livre que nous avons écrit ensemble l'été suivant, en collaboration avec Marie-Madeleine Compère, sur l'éducation en France à l'époque moderne. Nous avons tenté de nourrir cet essai de synthèse des questionnements les plus récents de l'histoire socio-culturelle. Ce bref rappel, qui n'a rien d'exhaustif, voulait simplement attester la pluralité des lieux où se sont ancrées mes recherches et progressivement définies mes hypothèses.

- 5 Nomadisme enfin parce que le CNRS incite ses membres à bouger. L'expérience d'enseignement que j'ai pu développer à l'Institut universitaire européen de Florence a été pour moi extrêmement positive. Elle m'a amené à changer mes habitudes de travail. D'une part, un séminaire devant un auditoire d'étudiants provenant de traditions académiques aussi contrastées ne peut se faire de la même manière qu'un séminaire dans une université française. D'autre part, les projets de recherche que l'on conduit ne peuvent bien évidemment se limiter à l'hexagone : la dimension comparatiste est ici essentielle. Éloigné de mon champ de recherche habituel, j'ai dû travailler sur d'autres champs et sur d'autres sources, ce qui m'a amené à prendre le pèlerinage à l'époque moderne pour objet d'étude, à voyager de Saint-Jacques de Compostelle à Bari en passant par Florence et Rome, et à faire travailler sur un même projet des étudiants portugais, allemands, français et italiens. Je n'oublie surtout pas – car ce fut la part la plus riche de l'expérience – tout ce que j'ai appris de mes étudiants de thèse en discutant avec eux leurs hypothèses et leurs résultats au fil de la progression de leur travail.
- 6 Tension entre un non-lieu et un lieu, ai-je dit du CNRS en commençant mon propos : les itinérances que je viens de décrire ne signifient pas pour autant que je n'étais ancré nulle part. À cet égard, la sixième section de l'École pratique des hautes études, devenue en 1975 l'École des hautes études en sciences sociales, et plus précisément son Centre de recherches historiques ont constamment joué pour moi un rôle essentiel de formation continue à travers les multiples séminaires et groupes de recherche auxquels j'ai pu participer. Je sais tout ce que je dois à l'écoute du séminaire qu'y tenait Alphonse Dupront sur l'anthropologie du sacré et aux récits qu'il nous faisait, au retour de ses enquêtes sur le terrain, à propos des pèlerinages français, italiens ou espagnols contemporains. Je ne me serais certainement pas lancé à Florence dans l'étude des pèlerinages et des pèlerins de l'époque moderne si je n'avais suivi assidûment cet enseignement. Et lorsqu'à mon retour de Florence, la proposition m'a été faite de prendre, à la suite d'André Godin et de Mona Ozouf, la direction du Centre d'anthropologie religieuse qu'il avait fondé en 1972, j'ai aussitôt accepté, en m'assurant toutefois préalablement de l'acquiescement conjoint de Philippe Boutry, professeur d'histoire contemporaine à l'université de Paris XII : dans cette cellule de travail aux dimensions réduites, qui fonctionne comme un véritable laboratoire et qui dispose d'un secrétariat efficace et d'une bibliothèque, il s'agit pour nous d'étudier les phénomènes religieux et le rapport de l'homme au sacré dans la longue durée. Le séminaire de recherche que nous conduisons s'articule étroitement sur les enquêtes collectives que nous y poursuivons ; hier le culte et le pèlerinage de Sainte Reine du VI^e siècle à nos jours ou les identités pèlerines à l'époque moderne, aujourd'hui le culte et l'expansion des reliques dans l'Europe du XVI^e au XX^e siècle, les missions jésuites dans l'espace ibérique et ibéro-américain, ou les modèles de sainteté au XX^e siècle. Je tiens à

dire ici ma gratitude à L'École des hautes études en sciences sociales qui accepte ainsi qu'un de ses centres soit dirigé par quelqu'un qui ne figure pas sur les listes de son personnel.

- 7 L'un de mes soucis au CNRS aura été de produire des instruments de travail utiles à la communauté scientifique, comme le *Répertoire des visites pastorales* dirigé avec Marc Venard, celui des *Collèges français du XVI^e au XVIII^e siècle* rédigé en collaboration avec Marie-Madeleine Compère ou encore le fascicule consacré à l'enseignement de l'*Atlas de la Révolution française* établi avec les cartographes de l'École des hautes études en sciences sociales, atlas qui a pu bénéficier de la collaboration de très nombreux collègues de l'Université, et faire ainsi un bilan des recherches dans ce domaine. Il me semble que c'est une des contreparties que nous pouvons offrir à la communauté scientifique en échange de la liberté qui nous est accordée. Ces entreprises exigent, pour être menées sérieusement, du temps : or – et c'est un simple constat – de plus en plus surchargées de tâches urgentes, les universités se trouvent nécessairement prises dans le court terme. Ce constat m'amène à penser que le CNRS est l'un des très rares lieux où peuvent être menées les enquêtes de moyen et de long terme. Ce type d'ouvrage n'est pas forcément gratifiant, ni non plus à la mode, mais c'est à partir de la solidité des instruments que nous aurons pu produire que les générations suivantes seront en mesure d'avancer plus loin que nous-mêmes.
- 8 Une autre préoccupation aura été de maintenir constante l'interrogation sur les règles et le sens de notre métier. « Faut-il croire que l'histoire nous ait trompés ? », telle est l'interrogation que le capitaine Marc Bloch surprend, au moment de la défaite de juin 1940, sur les lèvres d'un jeune officier tout fraîchement sorti de l'École de guerre : les cours d'histoire qu'il y avait reçus ne l'avaient guère préparé à comprendre la stratégie des armées allemandes au cours de la très courte campagne qui venait de se dérouler. La question ne cesse de hanter, tout au long de son témoignage, l'auteur de *L'Étrange défaite* et elle engage tout à la fois le rapport de l'histoire à la vérité, sa capacité à comprendre et à expliquer, et le problème de la responsabilité sociale de l'historien. Sur le premier point, contre tous ceux qui veulent ramener l'histoire à un plaisir de pure curiosité ou à un simple récit de fiction partageant avec la littérature les mêmes stratégies rhétoriques, il convient de rappeler fortement que l'histoire a une visée de connaissance scientifique et se veut un discours de vérité qui entretient avec la réalité disparue qu'elle étudie un rapport contrôlable par toute une série d'opérations techniques qui sont renouvelables. Il n'y a pas de transparence directe entre notre discours historiographique et le réel, mais les opérations auxquelles nous passons tant de temps ne sont pas vaines parce qu'elles tentent de rendre pensables à nos contemporains l'altérité des sociétés passées où s'origine notre présent. Nous ne pouvons à aucun moment abandonner ce rapport à la vérité, même si nous savons que nos résultats sont toujours partiels et provisoires. *Dilexit veritatem* : ce sont ces deux seuls mots que Marc Bloch, dans son testament du 18 mars 1941, souhaite voir inscrits, pour toute devise, sur sa pierre tombale.
- 9 Sur le second point, celui de la responsabilité sociale de l'historien, il est vrai que nous sommes aujourd'hui constamment sollicités par la vague mémorielle qui a saisi la société française depuis une vingtaine d'années, qu'il s'agisse des commémorations nationales ou du « devoir » de mémoire dont les médias ne cessent de nous faire une injonction. À ces sollicitations, je crois que nous pouvons, le cas échéant, répondre positivement, à une seule condition, celle de rester constamment à notre place et de ne pas changer de rôle : l'historien n'est ni un procureur ni un juge ; l'histoire justicière ou judiciaire manque son

objet. La fonction de l'historien est d'abord de comprendre (ce qui en aucun cas ne veut dire excuser), de regarder en face même et justement ce qui paraît le plus barbare ou le plus odieux pour saisir en profondeur comment et pourquoi l'inhumain peut sortir de l'homme à telle ou telle période de l'histoire. S'inquiétant des dérives technicistes de la psychologie des comportements qui lui paraissait être une prétention à devenir une théorie générale de l'habileté humaine, en dehors de toute référence à une sagesse ou à une anthropologie, Georges Canguilhem donnait, avec ce qu'il appelait malicieusement la « naïveté constitutive du philosophe », ce conseil d'orientation : « Quand on sort de la Sorbonne par la rue Saint-Jacques, on peut monter ou descendre ; si l'on va en montant, on se rapproche du Panthéon qui est le conservatoire de quelques grands hommes, mais si l'on va en descendant, on se dirige sûrement vers la préfecture de police ». Je ne suis pas certain que les choix qui s'offrent au travail de l'historien dans notre temps présentent toujours la limpidité cristalline de l'*exemplum* proposé par Georges Canguilhem ; en revanche, il nous appartient sûrement de ne pas enfermer ou écraser les phénomènes et les hommes de l'histoire sous le poids de techniques qui leur retirent toute parole. Le métier de l'historien me paraît plutôt ressembler, comme le rappelait Michel de Certeau, à celui d'un passeur chargé de transmettre à ses contemporains l'expérience qu'il tire de son voyage chez les morts, de dire en nos mots d'aujourd'hui l'inquiétante étrangeté que représente l'altérité des sociétés passées, et de montrer comment les failles qui zèbrent leur socle continuent à rejouer dans notre présent, jusque dans nos procédures scientifiques, mais pas forcément à l'endroit où nous les attendions, ni selon les mêmes modalités.

- 10 Par delà le fantasme des chercheurs en chaise longue qui dormiraient à l'ombre de je ne sais quels cocotiers géants, un reproche récurrent est fait aux chercheurs : celui de ne pas aller au « charbon ». Il est vrai que nous disposons de conditions de travail tout à fait privilégiées, si nous les comparons à celles de nos collègues de l'université. Mais je ne crois vraiment pas que nous vivions en vase clos : il me semble au contraire que les relations que nous pouvons établir au niveau des maîtrises, des DEA et des écoles doctorales sont extrêmement fécondes, dans la mesure où elles permettent tout à la fois une collaboration à des projets communs et une transmission quasi-immédiate des méthodes et des résultats des recherches. Nous serions très certainement bien mal venus de nous plaindre de notre sort. Laissez moi à cet égard conclure en citant le journal que nous a laissé un professeur de physique du collège de Dole en Franche-Comté à la fin du XVIII^e siècle, journal que j'ai lu très récemment à la bibliothèque de cette ville. L'abbé Jantet – c'est son nom – notait tous les soirs les menus événements qui s'étaient déroulés au collège au cours de la journée et, particulièrement, les propos de table tenus par ses confrères régents au long des repas qu'ils étaient tenus de prendre en commun. Il avoue, un soir de mai 1780, être exaspéré par la sempiternelle jérémiade de ses collègues sur le triste destin de professeur qui apporterait « toutes les gênes et tous les dégoûts » sans qu'on puisse trouver dans le métier « aucun sujet d'encouragement », puis il ajoute le commentaire suivant. « Je veux croire en effet que nous sommes loin d'être bien ; mais je n'aime pas qu'on se plaigne. Il faut savoir souffrir quand on n'a rien de sérieux à faire ». Le propos m'a d'abord surpris de la part d'un professeur qui est justement soucieux dans ses *Leçons de mécanique* parues en 1785 de transmettre à ses élèves les éléments des discussions scientifiques les plus récentes, et qui, quinze ans plus tard, enseignera les fonctions analytiques de Lagrange aux élèves de l'École centrale installée dans le bâtiments du collège. En réalité, l'observation émane d'un fils de petit paysan du Haut

Jura qui connaissait très concrètement la peine des hommes de la terre : je pense qu'elle vaut encore la peine d'être méditée.

11 Je vous remercie de votre attention.